

lapageblanche
juin(2001) - numéro(12)

Leçons de diction

Pie a lunt ré,
 Merle a bas nid,
 Ver ira pas d'os,
 Chat en a,
 Taupé aussi.

Quel! si ceci se sait, ses
 soins sont sans succès.
Le sorcier rauque roule en
 grondant sa jaune eau.

Te vous vende mon baril,
 bien lié,
 bien bandé,
 bien caï-fai-botté,
 Si j'avais la liure,
 la bandure,
 la caï-fai-botture,
 je le lierais,
 je le banderais,
 je le caï-fai-botterais,
 comme celui qui l'a lié,
 bandé,
 caï-fai-botté.

N, a, na, b, u, bu, nabu,
 c, h, o, cho, bucho, nabucho,
 d, a, do, chodo, buchodo, na-
 buchodo,
 n, o, no, dono, chodono, bu-
 chodono, nabuchodono,
 s, o, n, sor, nosor, dono-
 sor, chodonosor, bucho-
 donosor, nabuchodonosor.



Des plants peints,
 Des pans pleins,
 Des bancs peints,
 Des blancs pains,
 Des bains pleins,
 Des pins peints,
 Des bambins,
 Dais pimpants.

Técrit les cris algris
 du gris
 cricri qui crie.

Rose arrose d'argyrose
 La morose rose rose.

Qu'un verrou bien ver-
 rouillé,

le déverrouilleriez-vous

bien sans bégayer?

La Page Blanche

juin (2 0 0 1) - n u m é r o (1 2)

<i>simple poème</i> leçons de diction - Éric Bertomeu	3
<i>éditorial</i> Les avant-gardes vs. le postmodernisme par Constantin Pricop	5
<i>le poète de service</i> Oiseau léger lit Bertomeu par sonneur	6
<i>poètes du monde</i> Poèmes intemporels par Pierre Lamarque	14
<i>sens dessus-dessous</i> TROIS MARCHES vers le bleu du ciel par Cemara	19
<i>un poète nous parle de la poésie</i> La rébellion roumaine par Valéry Oisteanu	20
<i>moment critique</i> Lecture des nuages légers. par sonneur	22
<i>cultures</i> Quelques lignes sur jorge luis borges par hanh Happy together (Together alone) par Hervé Chesnais	23
<i>e-poésie</i> J.M Niger Laurence de Sainte Mareville Hervé Chesnais Yv Stéphane Méliade Pierre Lamarque sonneur Catherine Raucy	24
<i>moment inoubliable</i> Candice par Isabelle Châtel	33
<i>la page blanche</i>	34

Les avant-gardes vs. le postmodernisme

Il y a quelque temps j'ai été invité à un symposium sur le surréalisme. La participation complexe (des "noms", invités de plusieurs pays concernés, provenant de générations différentes), le sérieux des contributions et surtout la passion manifeste pour le mouvement littéraire en discussion ont donné leur valeur à cette rencontre. J'étais familiarisé avec la plupart des choses que j'ai entendues, mais, "sur le vif", elles ont pris plus de relief. J'ai constaté encore une fois que la présence roumaine dans les avant-gardes européennes a été très consistante ; j'ai entendu des détails significatifs sur la vie des surréalistes ; j'ai assisté aux représentations théâtrales réalisées d'après les textes de Breton & Co ; j'ai visionné des films de Bunuel ; j'ai visité une exposition de manuscrits, livres et revues rares des avant-gardistes roumains. J'ai vu aussi quelques enregistrements vidéo d'artistes surréalistes (par exemple Gherasim Luca récitant un de ses poèmes très connus – je ne connaissais auparavant que l'enregistrement de sa voix). Et ce qui nous avait été livré par la mémoire de la bande magnétique ou par les films fut complété par le spectacle *live* d'un poète d'avant-garde qui vit à New-York, Valéry Oisteanu. Sa prestation, devant la salle pleine d'un moderne cabaret artistique de Bucarest était vraiment excitante...

Au-delà du plaisir de participer à ces journées surréalistes, les manifestations sont devenues des passerelles vers une question... plus que normale. Nous avons d'une part l'évocation historique et même si d'habitude les "spécialistes" en surréalisme ne sont pas des êtres trop... conventionnels, la fadeur de ces exercices n'a pu échapper à personne. D'autre part, des œuvres surréalistes (une partie d'elles, bien sûr...) et surtout les artistes qui se réclament encore du surréalisme – très vifs, très impliqués. Ces deux réalités t'obligent à te demander si ce courant littéraire est encore ou pas en vie – plus généralement, si les avant-gardes peuvent être encore, aujourd'hui, vivantes.

On dit (et cette affirmation n'est pas contredite par les faits) que la tendance artistique qui "fait la loi" dans les milieux littéraires de nos jours est le post-modernisme. A ma connaissance c'est le premier courant littéraire qui n'a pas été concocté depuis l'Europe. Il vient des USA – là où, dit-on, a déménagé le centre (s'il y en a encore...)

de la vie artistique du monde...

Le post-modernisme est une sorte de magma qui couvre tout - de l'antiquité aux modernismes... Le post-modernisme récupère tout. Sous ses macérations on ne trouve pas de tensions entre les différents courants artistiques. Mais pas de contradictions veut dire aussi impossibilité d'insurrections. Dans le post-modernisme les contrastes formant relief deviennent irréalisables : tout est plaie uniforme et paisible.

Et, à part la cuisine post-moderne, c'est la médiocrité des avant-gardes des dernières décennies qui nuit à l'idée que les insurrections littéraires sont encore possibles. Par exemple, même si à l'époque j'ai été stimulé par le textualisme pratiqué dans le groupe de "tel Quel", je peux déceler aujourd'hui sans peine sa médiocrité idéologique, son inventivité insignifiante, d'un niveau bien inférieur aux "novissimi" italiens de la même époque.

On dit encore, peut-être sans se tromper, que la mentalité uniformisatrice serait due aussi à l'apparition de l'Internet, qui est en passe de conquérir aussi les espaces artistiques.

En conclusion, tout paraît soutenir le caractère révolu des avant-gardes.

Mais je crois que "l'inévitable" se produira et que les limites du post-modernisme seront un jour dépassées : on ne peut pas évoluer sans concurrence, sans contradiction entre diverses tendances littéraires... La soupe longue du post-modernisme ne peut pas avoir une vie longue, on ne peut pas s'éterniser dans l'uniformité. Le jour viendra (s'il n'est pas déjà venu) où le besoin d'inventer pour se singulariser sera plus fort que la pression de l'esprit grégaire (tout accepter, tout comprendre).

C'est très vrai qu'inventer actuellement est bien plus difficile que pendant l'âge d'or des modernismes. On a déjà essayé presque tout, on a déjà dépassé toutes les audaces... Pour être avant-gardiste aujourd'hui il est nécessaire de trouver de nouveaux moyens de provocation – trouver ce que n'ont pas encore trouvé plusieurs générations pratiquantes de l'art expérimental. Le besoin de faire autrement, de briser ce qui est accepté par la majorité, sera toujours, j'en suis convaincu, une dominante du credo des vrais écrivains.

Constantin Pricop

l e p o è t e d e s e r v i c e

Éric Bertomeu

Oiseau léger lit Bertomeu.

« Et c'est l'heure, ô Poète, de décliner ton nom,
ta naissance, et ta race... »

St John-Perse. Exil. 1941.

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament. »

René Char. Feuillettes d'Hypnos. 1943-1944

- Aïe ! Au secours ! Ouf ! Patatras !
- Eh ! Que t'arrive-t-il, Oiseau léger ! Tu as avalé de travers ?
- Non, non. C'est que je dois présenter la poésie de Bertomeu pour la revue La Page Blanche, et c'est vraiment très difficile. Je ne sais pas comment m'y prendre.
- Qu'est-ce qui est si difficile ? La poésie de Bertomeu ?
- Non, c'est d'avoir à la présenter. Je ne sais pas sous quel angle la montrer.
- Ah bon ! Et qu'est-ce que tu as remarqué, qu'est-ce qui t'a étonné en la lisant ?
- J'ai d'abord noté qu'il utilise des formes poétiques anciennes, d'une manière répétée et étrange. Par exemple, on lit quatre quatrains d'octosyllabes dans « Eldorado » (titre qui ne semble pas être une allusion au poème homonyme de Mallarmé), cinq quatrains à vers de quatre syllabes avec rimes en AABA répétées dans « Mère l'Oye ». Mais dans « Stanislas Vasistas I », on lit cinq quatrains de vers de six syllabes qui sont rendus instables par la répétition du E muet à la fin, instabilité réitérée par l'insertion d'un vers de sept syllabes dans « Stanislas Vasistas II ». C'est comme si,

par petites touches, les formes stables et académiques commençaient à se déliter sous la plume de Bertomeu. Dans « Nous y voilà », il fait appel aux vers longs, essentiellement des alexandrins en strophes de cinq vers, mais ces strophes sont de temps en temps perturbées par des vers de 13 syllabes dont la répétition semble aléatoire...

- C'est peut-être une rythmique hasardeuse due à la maladresse du poète...

- Non ! Non ! Je crois qu'il s'agit d'une exploration ironique des formes, presque Oulipienne, qui est une partie importante de la démarche de ce poète. D'ailleurs, tout cela est porté à ébullition dans les « Sonnets de Barbarie » où Bertomeu prétend présenter « 46 textes déclinés selon la règle de Maître sonnet ». En fait, il s'agit de « matrices » qui ne gardent que l'apparence en concentré de la forme du sonnet classique : en lieu et place de la forme classique (rappelons-la : un poème de quatorze vers comportant deux quatrains et deux tercets à cinq rimes), il propose des petits poèmes composés d'un quatrain et d'un tercet avec quelques rimes très libres, dans une collection qui fait plutôt penser à Verlaine. Mais le plus curieux est la construction de l'ensemble : d'abord six textes numérotés de 1.0 à 6.0, puis des séries numérotées 1.1, 1.2,... puis 2.1, 2.2,... etc. Si on lit bien, on remarque que chaque poème d'une série commence par le vers de la matrice correspondante. Bertomeu écrit : « Ne pouvant embrasser le tout et voulant essayer de comprendre, j'ai pris le parti de construire un cadre et d'y fouiller jusqu'en son cœur. » Il y a donc une présentation linéaire, syntagmatique, qui vient s'opposer à la construction verticale, paradigmatique de l'ensemble.

- Quoi ? (Toux, étouffements).

- Plus simplement, on pourrait mettre tous ces poèmes dans un grand tableau à double entrée pour en visualiser la construction d'ensemble et...

- Bon ! Bon ! (Gestes d'énervement). Arrête de te prendre pour un post-structuraliste ! Tout ça commence à me donner mal à la tête, et ne me dit rien du contenu de la poésie de Bertomeu. Qu'as-tu remarqué d'autre, Oiseau léger ?

- Et bien, il semble que des thèmes reviennent fréquemment dans ses textes. Par exemple, le thème du mourir-renaitre, thème clairement défini par Bertomeu lui-même : « Sur ce chemin aux métamorphoses éternelles l'auteur-lecteur doit accepter de mourir sur l'autel des images apprises et renaitre à chaque intuition tenue d'une vie à réinventer. » Pour lui, « écrire/lire devient la reconquête d'un soi commun par anéantisements répétés et renaissances façonnées. » Bertomeu dit : « écrire est un anéantissement », mais cela donne une écriture qui est du côté de la vie, « une battue de braconnier », référence peut-être au vers de René Char : « Je remercie la chance qui a permis que les braconniers de Provence se battent dans notre camp. » Il n'est pas un poète du renoncement : avec ironie, il part à

la recherche de l'autre pour «se repenser, se réinventer», quelque part entre le mot et la chose. C'est un sujet qui cherche à se repenser, se réinventer, se relire, se corriger. Il écrit sur des traces dans le sable et s'inscrit néanmoins fortement dans la stabilité d'une lignée : Eric Pierre Joseph Bertomeu. C'est une stabilité imposée, lourde à porter, mais le détournement d'image ou de forme lui permet de « se rendre aux latrines d'un pas de ballerine ». Il va donc « retourner son désert », c'est à dire son rapport à la langue, pour mieux se « rayer de cette liste des petites sœurs de Panurge ». Bertomeu essaie de «se plonger avec l'œil convaincu d'acuité entre le mot et la chose », c'est à dire entre le signifiant et le signifié. Conscient d'être soumis au réseau des signifiants, il n'a pour autant pas renoncé à «s'engouffrer dans le grand Jeu » (entendre ici, bien sûr, le grand Je).

- C'est un mystique, alors ?

- Oh ! Disons plus simplement que son rapport à l'écriture n'est pas dénué de sensibilité philosophique, voire métaphysique et spirituelle.

- Et il y a encore d'autres choses que tu as remarquées dans la poésie de Bertomeu ?

- Ah, oui ! Par exemple, il me semble que cet auteur écrit un rapport à l'espace et au temps particulier.

- Que veux-tu dire par là ?

- C'est un peu plus difficile à expliquer, c'est un thème diffus, qui apparaît dans l'idée de désert, mais aussi avec des allusions nombreuses au poète St John-Perse.

- Vraiment ?

- Oui. Mis à part le fait qu'il lui arrive de citer parfois directement le poète diplomate, on retrouve sous sa plume des allusions à la rythmique et à la musique de St John-Perse : « J'irai nu dans mes chaussures/ Qui vont à reculons/ Sur toutes plages de cette terre » ou la citation d'un titre d'œuvre de St Léger-Léger (Anabase) dans «Sonnets de Barbarie » ou encore «Exil » dans «Salins 3 ». Bertomeu fait face au désert, à l'infini : celui des salins de la Presqu'île de Giens, où il se repère mieux que les chasseurs locaux, et où sa poésie et ses productions d'images vont fréquemment se ressourcer, à la recherche de traces dans le sable, de comparaisons entre les mouvements de la marée et ceux du discours poétique : « Ecoute bien la phrase : / Ecrire est mouvement/ Si semblable à la vie/ Qu'on pourrait presque croire ». Il n'est donc pas inutile de se souvenir que St John-Perse a posé ses valises plusieurs mois par an à partir de 1957 dans ces mêmes Salins, et qu'il repose éternellement depuis 1975 dans le cimetière marin de Giens. Trois ans auparavant, Bertomeu avait commencé à écrire : imaginons que les deux auraient pu se croiser un instant... Il est lui aussi un poète des grands espaces intérieurs et extérieurs : sa langue ouvre, élargit, va avec le vent et le sel, s'offre à l'autre. Il n'est

pas un «intimiste ». Avec lui, impossible de s'endormir : « ...Bandes nomades aux escapades cinglantes, de vos galopades provocantes vous sacrifiâtes, sereines, les derniers coins de nos siestes ! ... ». Cette puissance d'envahissement de l'espace de la langue devient à la fois lyrique et mystérieuse dans un texte comme «Siestes », où l'auteur crie : «Au large ! » à plusieurs reprises. Un texte étrange, arrangé en versets, comme chez St John-Perse ou comme dans la bible, explorant un univers proche de la science-fiction (On pense à «Dune » et à «Salambô », mais aussi à Artaud), et qui pourrait bien être l'œuvre maîtresse de Bertomeu.

- Mon petit Oiseau léger, il me semble que tu as lu Bertomeu avec attention.

- Peut-être, mais ça ne me dit toujours pas comment je vais faire pour présenter ses textes, quel casse-tête ! Aïe ! Ouf ! Ah !

- Tu plaisantes ou quoi ? Tu as déjà quelques pistes de lecture : l'exploration ironique des formes poétiques, le thème du mourir-renaître, l'ouverture vers les grands espaces salés du langage, l'apparition du fantôme de St John-Perse... Que te faut-il de plus ?

- Ah, oui. C'est vrai, il y a tout ça. J'ai néanmoins l'impression de n'avoir rien dit de la poésie de Bertomeu, de n'en avoir fait qu'une lecture parcellaire.

- Bien, bien ! Oui !

- Aucun des thèmes, des angles de lecture que j'ai choisis ne me paraissent épuiser l'essence même de la poésie de Bertomeu. Ils n'en sont qu'une réduction idiosyncrasique.

- Quoi ?

- Tout ça n'est que ma propre lecture de Bertomeu, passée au filtre de mon expérience naïve de la littérature, de mes propres rapports au langage. Chaque lecteur de Bertomeu pourra trouver d'autres angles de lecture, pourra ne pas avoir vu ceux que je t'indique.

- Oui, bien ! Décidément, tu fais des progrès, petit oiseau naïf.

- Et donc, qui cela peut bien intéresser, au fond, de savoir comment j'ai lu cet auteur ! Plutôt que de lire une présentation des textes de Bertomeu, il vaut mieux, bien entendu, lire les textes du poète. C'est comme les préfaces dans les livres, ça ne sert pas à grand chose. Oui, c'est ça ! En fait, je ne vais pas le présenter, je ne vais pas présenter sa poésie, c'est inutile. Je vais leur dire simplement, à La Page Blanche : «Lisez Bertomeu». C'est tout.

sonneur.

Éric Bertomeu

Choix de textes

Salins (extraits)

Le vert des marais

Ce sont des vannes à crémaillères rouillées.
Repeintes d'un coup d'antirouille bâclé, hors d'haleine.
On pourrait dire épuisé car il n'y en aura pas d'autre
jusqu'à l'émiettement du fer ...
Jusqu'à la reconquête de l'eau constante...
Le vert des marais.

Pourtant les paludiers sont encore là à ratisser.
On ne les voit pas.
On ne les entend plus s'appeler de carré en carré.
On peut les deviner dans le reflet des traces gris souillé
tassées par les vents d'ouest...
Ceux là même qui, il y a peu, contemplaient
humbles et fiers leur cathédrale d'un jour...

Et de cette grande montagne terne âprement édifiée
l'horizon même, dans cette nouvelle donne,
s'en sera déjà affranchi ! ...

Et les cubes de cristaux dans les temps dévoyés
par nos si mesquines volontés d'aboutir ne célébreront
plus aux jours à venir la métamorphose due ...
Alchimistes, retournez à vos obscurités !

Et les fleurs de sel si chères à ceux qui passent
à la lisière des flaques délaissées par le reflux des
exubérances de mai ne figureront plus les empreintes
des grands échassiers ni celles de leurs semblables
d'aigrettes fades coiffés - ou de violines voilettes -
qui prétendaient encore naguère pouvoir soustraire
aux regards menus de nos si longs malentendus
la disgrâce de leurs pattes oblongues et palmées...

Eux qui, sans prothèse pour se hisser au-delà de
l'azur, composaient dans les risées de ces étangs salées
ce rose altier des éternels basculements du temps,
et qui s'accouplaient si tendrement dans l'oranger léger
de rayons presque suspendus d'une violence essentielle
et de son simulacre d'espérance dans la feinte de les
avoir oubliés là pour imprimer les stigmates définitifs
de ce qui doit désormais être notre silence dernier.

2/

Qu'avais-je à dire à cet assassin
Qui, les bras encombrés du corps
Percé d'un flamand,
Me demandait si j'avais vu dans mon désert
La rose de sable,
Dans mes salins
La rose de sel ?

3/

Les lèvres cyanosées.
La mer des ocres .
Le battement tanné des secondes par coudées.
L'orgie marine des boues.
Le bistre des regards décaqués.
Le hâle halluciné de l'hologramme des mondes.
Le roux du jus de la betterave foulée et des
pieds de l'argile.

La rouille, la rouille! Au fond du sel de l'ultime
curée. Et les bras à râtaux de récolter entre
les longues pattes des oiseaux qui figurent haut,
sur leurs ventres désormais stériles, la marque
écarlate d'un désir sacré laissé en otage aux marais.
Reflets purpurins de l'ultime sceau de cire brune.

L'éclipse cramoisie des déblais des cités.
Le sang la main dans son sac de glace.
Les diarrhées de l'omnipotente peur.
Les chants acides des miasmes encore à se tortiller sur
leurs rythmes idoines .

exil ! exil!

La grenade éclatée et ses pépins dorés dans la
blessure absurde et sa sève répandue à même la
latérite des plaines qui ne donneront jamais que
dans les crânes décharnés, ossuaires sans sépulture,
son cœur menstruel à chaque chute révélé,
et plus rien pour témoigner.

La dernière lune pourpre
à chaque chute désormais tue,
à chaque chute inutile...

...quand la terre aura bu tout son ciel.

Eldorado

(extraits)

Sous l'arc irisé de Pablo
Se croisent les nuées d'oiseaux
Et la misère solitaire
Des peuples de guérilleros.

1974

(extraits)

.../...

J'ai fui les grands espaces
Pour retourner mon désert
Et me rayer de cette liste
Des petites sœurs de Panurge.

Depuis les postes de radio
Les hymnes beaux et les passos
Polissent l'écho des rivières
Pour atténuer le fardeau.

.../...

.../...
Dites-moi quelque chose.
Pourquoi ne me dit-on rien ?
Les choux sont encore à traduire.
Vite !... Je me supporte.

Stanislas Vasistas I

(extraits)

Qu'on me laisse enfin tomber,
Ce me sera supportable,
Puisque j'entends soudain au loin
Le doux : « Au gai laboureur ».

L'orgueil est une chasse
Pour anciens contumaces.
La Vertu un fantôme
Qui maquille la farce.

Or, les gens qui pourchassent
Se perdent dans la masse.
Quoi de mieux que la norme
Pour blanchir les voraces ?

1989

(extraits)

.../...

.../...
Amer, amer
Le silence de la lumière
Au centre de la mer
Plus sourd qu'une pierre
Terre, terre.

Stanislas Vasistas II

(extraits)

.../...

1991

D'un pas de ballerine
Je me rendais aux latrines.

Ô ! Dououreux arômes
Qui tachaient ce royaume,
Des relents des ducasses
Au parfum de l'opium !

L'ordre du métronome
Est un mercurochrome
qui guérit les coriaces
De tous leurs grands axiomes.

Vêtus de contrebasses
Des cormorans jacassent
Et dédient quelques psaumes
Aux vieux arbres qui passent

Ce zouave m'a tué

à William Burroughs

Son coup de feu ne m'aurait pas sauvé du monde.
Et d'ailleurs ce bruit sec à l'écho aveuglant, celui de
la saintissime foi des marchands d'indulgences, celui là
même qui ordonne la servitude...

La femme de W.B ne l'a pas entendu quand son crâne
éclata dans le badinage de l'ivrognerie indifférente !
A chacun ses charognes...

... qu'attendons-nous à attendre
que voyons-nous à voir

Je veux bien croire à cet univers plié que l'on peut tuer
d'une seule balle.

la tenue des promesses
des respirations

A ces âmes effondrées, compactées, phosphorescences
vaines des mots héréditaires... Meurtrissures du
jugement...

un arbre
décoré de paroles
vêtu d'arches et de ciel
se dresser sur
le papier lissé

L'infini n'a de soif que d'absorber la vie.

Non, vraiment ! Son coup de feu ne m'aurait pas sauvé
de ce monde !

que pensons-nous à penser et surtout
surtout qu'aimons-nous à aimer

Nous y voilà

(extrait)

l'odeur pleine des jupons des gazelles
et ce point de dentelle piqué
pour tresser les effluves du plus
parfait été
bien sûr

Nous y voilà, ça y est ! Aux falaises de craie.
Les vents ascendants armés de ciseaux fossiles
Burinent nos traces à la face des grands âges.
Ils feront frissonner les poils du dernier venu
Dans leurs aspirations aux marches du voyage.

qu'avons-nous à avoir
qu'espérons-nous à espérer
qu'excusons-nous à nous excuser...

Souligner le miel des regards des femmes fières
Et les étendre en vers sur des rubans de soie.
Mains de henné tendues sur le sexe des you-you
Qui portent haut les lignes bleues des devenirs
Roulés en coquilles tatouées de désirs.

Qu'avons-nous à prêcher sur nos si longs chemins
Ces triomphes certains et ces larges empreintes
Quand nous embarquons par les yeux morts des
sermons,
A reculons, pour les vagues nues des solstices
Dédiés aux reflets de nos plus vieilles lunes ?

.../...

Sonnets de barbarie (extraits)

« Ne pouvant embrasser le tout et voulant essayer de comprendre
j'ai pris le parti de construire un cadre et d'y fouiller jusqu'en son cœur.»
(Confessions pour paraître)

Cet ensemble comprend 46 textes déclinés selon la règle du Maître sonnet. **O.1** enfante de 1.1,1.2,... 1.7. Ainsi pour les 5 autres matrices présentées sur cette page. La **7.0** est stérile parce que rien encore n'est venu la fertiliser. Elle ne clôture donc pas le jeu.

...« là s'arrêta la lance d'airain . »
Il faut examiner de combien de manières il est possible qu'elle y ait été arrêtée,
c'est le plus sûr moyen de comprendre...
Aristote/ Poétique

6.0 6.4

Des coraux d'échouage Aux plaines océanes, Ce peut-il banc meilleur Sur ces bords de mystère ?	Sur ces bords de mystère Que doit-il s'accomplir Sans tapages brailards, Sans oraisons sectaires ?
---	---

Ecoutez bien la phrase De la dernière mue C'est l'herbier de nos peaux.	La grande lessiveuse Dans ses mots sans histoire Affame la beauté.
---	--

6.1 6.5

Des coraux d'échouage Sur banches de saline Scintillent les dessous Floqués des grands flamands.	Ecoutez bien la phrase : Ecrire est mouvement Si semblable à la vie Qu'on pourrait presque croire.
---	---

Dans ce gué de crevettes Des anciens et des jeunes Palabrent de départ.	Les paons déploient leurs roues, Nous nous aboyons pour Feindre qu'elle s'offre à nous.
---	---

6.2 6.6

Aux plaines océanes Les troupes partisans S'estourbissent à ravir Nos tas de coquillages...	De la dernière mue A la dernière nuit Qui peut se souvenir Sans devenir muet ?
--	---

Qui osera cet âge Sans bonnets de salaud Ni graisseux gâte-sauce ?	L'instant cru, encore su Caille le sang goulu De nos futurs perdus.
--	---

6.3 6.7

Ce peut-il banc meilleur ? Celui qui le crut fort S'écartela le train Entre chaises de paille.	C'est l'herbier de nos peaux Qui se plaît à lier Ces sonnets atrophiés Aux laideurs de nos nez.
---	--

L'une à hue, l'autre à dia Les deux grinçaient l'angoisse Du poids du supplicé.	Il n'y a plus de héros Dans les radeaux qui hantent Les chants des matelots.
---	--

Extraits de siestes

...Mille jockeys sur vos râbles zébrés, mille aussi vous fûtes toutes à tournoyer...

Des casaques fauves, pourpres et rayées fondaient sur vos poils noirs et dorés...

Des toques sombres pointées, des cravaches trophées, pénétrèrent ce Théâtre d'ombres creusé dans le gris ciel de l'étain...

Abeilles stressées ou Guêpes bigarrées toutes en ligne défilâtes flanquées de vos jockeys !...

La fougue et la nervosité, à l'instar des plus Grands Haras, donnaient à cette Armada l'Aura bouillonnante d'une ample croisade ...

Bandes nomades aux escapades cinglantes, de vos galopades provocantes vous sacrifiâtes, sereines, les derniers coins de nos siestes !...

Abeilles ou Guêpes vous passiez le spectre de nos piètres couleurs, semant vos paillettes de sang sur nos moites litières de dormeurs...

Vous vous êtes acquittées de ce charme qui faisait de vous la voix curieuse de nos disparitions... Et ces habits trop amples de jockeys !...

Vos silences et turbulences scellés dans les jeux premiers de l'enfance éclairèrent nos existences somnolentes de la faible lueur d'une évanescence et hypothétique beauté...

Etait-ce donc là, sur ce point cardinal, que nos yeux barbouillés de sénilité avaient soupçonné l'incommensurabilité d'une ombilicale clarté ?...

Des roulements sourds grondaient au loin, des feulements d'orage, des secousses basses, des combats ... Des combats sporadiques, des rougeoiements égarés sur l'horizon de la nuit ...

Les brigades à doubles rayures se retiraient dans un balancement d'automate et laissaient derrière elles de profondes entailles multicolores...

Dès la fission de l'instant elles se déposèrent elles-mêmes au musée des Conquistadores de la Foi...

Enfin, les larmes de Boabdil embrassèrent, les enlaçant sur son sein, les corps estropiés du matin ...

Certains avaient été étrillés par des Picadors, d'autres, la presque totalité, dépecés comme des porcs par les bouchers à serpes d'or...

Un sauve-qui-peut cynique peaufina minutieusement l'équarrissage ...

.../...

Sur le tempo des timbales de galère elles comptèrent, à leur manière, tout ce qu'elles possédaient du malheur et de la peur .

Ce ne fut pas rien, pour elles, que de le faire.

Il était entendu qu'au bout de l'Univers, du leur, était un soleil resplendissant et généreux...

Mais comment s'en satisfaire puisque aucun de ses présumés bienfaits ne parvenaient jusqu'à elles ?

Elles subodorèrent dans cette injustice, qui n'avait peut-être de clarté que pour elles, les jours furieux à venir où les paroles décaties par la surabondance n'auront même plus le moindre sens...

Un jockeys illuminé par son trouble, poète aux tournures délicates, comme pour apaisé ce qui l'échauffait chuchota :

L'homme de mots
est un arbre naissant,
larme de copeau
et arme de roseau...
Somnambule infatué
au sable des secondes...

Au large !
Au large !

Contrefacteur de phrases,
cet homme clos de pages
dans l'âme de l'injustice
enjambe l'ordre du fondement.

Au large !

Que peut-il exiger à la grande grue ?
Qu'elle rende à ses vieilles fesses
ses compresses
et qu'elle le confesse ? !

Au large !
Au large !

Que de marges
sur les quai de l'âge,
que de fausses pages sages !
Armures et murmures
masques de rage dure
tornades d'images !

Du large !

Les barges de la nuit,
de suie et de topaze
ne livrent plus d'aubes ...

Elles entendirent encore dans un soupir :
Ce sont les mots que nous disons qui nous jugent.

.../...

De ces mets byzantins dressés sur nénuphars, de ces
vins florentins aux bouquets passés ces anges hautains
en eurent plus que leur lot !

Ils poussèrent même le toupet à abandonner aux calotins
les parts illusoire du hasard !

De ces gratins tibétains qui crucifient les langues et
débrident les cœurs ils les jetèrent à leurs fidèles jars.

Voyez ceux qui vous effarent !

Des chérubins sans instinct et sans dard qui gonflent leur
moue de bambin...

A choisir, qu'auriez-vous espéré ?

De les voir blonds ou châains appuyés au comptoir d'un
rade de coquins le regard caressant pour ceux qui jouent
au plus malin ?

Ou attablés devant un torpilleur de calamars, le babillage
libertin, faces couvertes de fards, entreprendre des catins
?

Interrogez-vous bien sur ces acteurs serviles qui n'eurent
aucun état d'âme à être adorés par les peuples dociles
pour la plus grande gloire de leur maître versatile ?

Ô ! Dieu des quantiques et des ex-voto, empereur de nos
coliques et des lamentos, roi des aspics et des manchots
!...Rendez l'amour ! Et les berlingots !

Rendez encore tous les mutismes car le moment est venu
de danser l'ultime fandango.

Ne demandez plus rien à rien. La nuit a gobé le soir.

Quant aux mémoires de ces absences elles se sont fait
emballer par des vauriens !

Et hop ! Au musée ! Comme les autres !...

Allez ! Allez !

Nous ne vous sifflerons plus de chants surannés
désormais , notre bile a coulé.

Si d'aventure vous vouliez sortir de ce pétrin dirigez-
vous vers le fortin que l'on voit d'ici.

Regardez bien !

Au grand bassin demandez votre chemin au patriarche
des lamantins.

Qui peut savoir ce qu'il aura à vous dire ?

M moi

M moi

Je ne veux plus voir, ni entendre, ni faire semblant
de comprendre

je sens la sueur de ta peau, l'aube mauve de tes
yeux dans ma main de

quémandeur

le frottement du lin sur mon sexe maladroit

exaspérer le plaisir

nos cuisses trop vite ouvertes, si changeantes,
mêlées malgré nous

ton cou remonté par les baisers gorgés des suc de
nos corps s'allonger dans

le renversement de nos lèvres altérées de chair
tes boucles brunes t'élever doucement sous nos

escarmouches répétées

et nos cris, si proche de ceux de la plainte de

l'effroi, fermer le rempart

de notre secret silence.

J'ai gardé nos yeux fermés.

Les yeux clos de nos regards.

Éric Bertomeu

l e p o è t e
d e s e r v i c e

Poèmes intemporels

Poèmes grecs (I)

... Oh ces Grecs ! Ils s'entendaient à vivre : ce qui exige une manière courageuse de s'arrêter à la surface, au pli, à l'épiderme ; l'adoration de l'apparence, la croyance aux formes, aux sons, aux paroles, à l'Olympe tout entier de l'apparence ! Ces Grecs étaient superficiels – *par profondeur !*
(Nietzsche – le Gai Savoir)

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Je compte vous offrir, chers lecteurs de la Page Blanche, ma collection de *Poèmes Intemporels* en plusieurs épisodes .

Commençons par quelques poètes Grecs de l'antiquité, dont la vie s'étend certes du ~ V^e siècle au I^{er} ou II^e siècle, mais qui mérite largement d'arriver jusqu'à nous, et même au-delà si le temps le permet...

Ces textes, qui succèdent à l'époque de la naissance de la philosophie et de la tragédie grecque, et vont jusqu'à l'époque de la naissance du christianisme, textes maintes fois traduits en français, unissent des canons classiques de la beauté à mon sentiment d'une esthétique toujours contemporaine. Je tiens à préciser que les sources de cette première présentation sont doubles, d'une part provenant d'une anthologie de la poésie grecque, choix, traduction, notices par Raymond Brasillach, d'autre part de renseignements que j'ai pu récolter dans des articles encyclopédiques sur la vie et l'œuvre de ces maîtres, dont il ne nous reste très souvent que très peu. On peut en apprendre plus sur la vie et l'œuvre de ces maîtres dans la somme érudite du livre de Marguerite Yourcenar *La Couronne et la Lyre, poèmes traduits du grec* – collection Gallimard/Poésie.

Je précise aussi que les textes retenus parmi les choix de Raymond Brasillach, ont été largement réécrits par mes soins, selon mon goût et ma propre compréhension des originaux. Brasillach, romancier, auteur d'essais, dont *Présence de Virgile*, poète – *Poèmes de Fresnes*, écrivit une œuvre abondante - neuf gros volumes en haut des étagères de la bouquinerie de mon village, une œuvre

mêlant le bon et le moins bon, comme sa vie (il fut fusillé au fort de Montrouge en 1945).

Pourquoi *Poèmes Intemporels* ? J'espère justifier cela tout au long d'épisodes où je vous présenterai, aimables lecteurs, la vie et l'œuvre de quelques grands poètes des temps anciens.

EMPEDOCLE

Empédocle, dans la conscience moderne où il continue de vivre, représente l'homme antique dans sa force prométhéenne, l'initié de la nature et des sciences naissantes qui voulut dépasser la condition humaine et se précipita dans le feu divin de l'Etna, abandonnant à la terre, sur les bords du cratère, la dépouille de ses sandales.

La figure la plus bariolée de la philosophie ancienne, disait Nietzsche. Il est né à Agrigente en Sicile vers 490 avant J.-C. C'était un grand philosophe qui expliqua le monde au monde, et aussi un grand poète pour qui tout provient de la conjonction par l'Amour et de la disjonction par la Haine des quatre éléments, l'air, l'eau, la terre, le feu, et pour qui rien ne meurt jamais... De la cosmogonie de ses deux livres principaux, *Les Purifications* (les Catharmes) et *Sur la Nature de l'Univers*, il ne nous reste que 120 vers du premier et 400 du second. On comprend l'éblouissement de Nietzsche et Hölderlin, devant l'éclat de ces fragments.

DOUBLE, CE QUE JE VAIS DIRE

Double, ce que je vais dire :

tantôt l'Un croît pour
seul être,

Tantôt il se sépare
et devient pluriel,
d'Un qu'il fut.

JE PLEURE ET JE SANGLOTE

C'est un oracle ancien, un secret scellé par serment divin,
Que si l'âme est souillée dans un moment d'égarément,
Que si elle s'abandonne aux lois de la discorde,
Que si elle blasphème, cette âme reçoit la *très longue*
vie,
Elle erre sept cent mille saisons loin des bienheureux,
Et prend au cours de différentes naissances toutes les
formes mortelles,
Empruntant chacun des sentiers escarpés où s'agrippe
la vie.
Et c'est pourquoi la puissance de l'air l'engloutit dans
la profondeur des mers,
L'eau la recrache sur la terre, le volcan l'expulse dans
les flammes du soleil,
Le soleil la renvoie dans les tourmentes aériennes,
Et de l'un à l'autre la voilà ballottée.
Par tous les éléments elle est tenue en horreur.
Moi aussi, maintenant je suis une de ces âmes,
Je fuis les dieux, et je vais errant,
Parce qu'un jour la Haine a détruit mon cœur.

Je fus, pendant un temps, le garçon, la fille,
L'arbre, l'oiseau, le poisson du fond des mers.

Et maintenant, devant la demeure inconnue de mon
âme,
Je pleure et je sanglote.

CRITIAS

Critias, aristocrate athénien, l'un des trente tyrans
d'Athènes, cousin de la mère de Platon, fut l'élève avant
de devenir l'ennemi de Socrate. Cet homme politique,
ennemi aussi de la démocratie, formé à l'école des
Sophistes, écrivit des drames philosophiques et des
notices en prose ou en vers au V^e siècle avant notre
ère.

Quand la folie d'un philosophe s'unit à la sagesse d'un
poète, cela donne...

L'AMOUR DIVIN

Il fut un temps où les hommes vivaient à la façon des
bêtes sans d'autres lois que la force et la ruse. Il n'y
avait pas de récompense pour les gentils, et pour les
méchants il n'y avait pas de punition. Ce n'est que plus
tard que les humains firent les lois et les châtements,
afin que la justice gouverne, et que la force et la ruse
fussent combattues.

Alors le mal que l'on pouvait faire commença à se
payer cher.

Mais, comme les lois ne parvenaient pas à empêcher les
violences de se produire, et qu'on faisait aussi le mal
en se cachant, j'imagine, ma foi, que quelque homme
dont l'esprit était particulièrement alerte eut l'idée
de s'introduire dans le livre des croyances, afin de
faire peur aux gens quand ils feraient quelque chose
de répréhensible, que ce soit par action, par parole ou
même par pensée.

Il leur dit qu'il n'y a qu'un Etre qui ne naît ni ne meurt,
qui entend tout, qui voit tout et qui connaît tout, et
dont la nature est si divine que rien ne lui échappe de
ce qu'imaginent les mortels, capable de deviner toutes
actions qui se trameraient sous la terre comme dans le
ciel.

... Et quand bien même tu serais muet sur la faute que
tu prémédites, sache que l'Etre la sait déjà.

J'imagine que ce professeur de miracles a rendu le
meilleur de son enseignement acceptable en
enveloppant son discours de vérités. Il a raconté par
exemple que l'Etre séjournait où il pensait que cela fit
très peur aux gens, dans le ciel, où éclatent nos terreurs
et aussi nos joies, unies pour d'éphémères amours.

Il logea les gens dans la voûte, sous des éclairs et des
fracas de tonnerre, en dessous des étoiles, merveilles
que le Temps, l'habile architecte, a disposées. C'est de
la voûte que jaillit l'étincelante étoile, c'est de la voûte
que coule sur le sol la pluie généreuse.

Tels sont les murs qu'il sut ériger au-dessus de nos
têtes, et sa fable couronna ainsi, dans ce temple, la
divinité, et établit sa loi sur la crainte de nos esprits.

Et c'est ainsi qu'un jour un menteur, le premier des
menteurs j'imagine, persuada les autres qu'il existait
une espèce divine.

CHEREMON

Ce dramaturge du IV^e siècle avant notre ère fut lui
aussi un maître du théâtre littéraire. Il ne reste de
lui que quelques vers. Cheremon, anecdote révélatrice,
considérait Moïse non comme un grand législateur,
prophète de la religion mosaïque, mais comme un
hérétique, un Israélite, de ce peuple que chassèrent les
pharaons.

Quelques vers dans l'espace flottent comme un désir...

LES BACCHANTES

A la clarté lunaire un sein blanc jaillissait
D'une tunique ouverte et c'était la première.
La seconde en dansant dégrafait sur sa hanche
Haute sa robe, et révélait ainsi
Sa belle nudité, dessin vivant,
Et dans le soir s'allumait sa chair blanche.

Une autre encore laissait pendre ses bras harmonieux,
Noués au tendre col de l'amie.
Une mante de laine s'entrouvrait,
Découvrant une jambe où l'Amour sans espoir
S'en allait d'un sourire.

Elles dormaient ainsi sous les ailes des aulnes
Aux feuilles sombres froissant de violettes
Le safran d'où coulait l'ombre jaune
Glissée dans les plis de la mante.

Selon que de rosée gonflée la marjolaine
Dans les molles prairies dressait sa tête.

PHILOXENE DE CYTERE

Voici les reliefs d'un banquet, le Banquet de Philoxène de Cythère, qui précéda Epicure de deux siècles, et mourut au début du ~ IV^e siècle après avoir vécu à la cour des tyrans de Syracuse. Ce fragment de texte, gargantuesque, fait contraste avec la légende de sobriété et de mesure grecque de l'époque. Le poème du Banquet fut illustre dans toute l'Antiquité, Aristote le révérait.

Interminable banquet où l'on mangeait allongé...

LE BANQUET

Sur nos mains l'eau fut versée. Un frais adolescent tenait l'aiguière d'argent, penchant sa couronne en guirlandes de myrte léger. Puis des couples d'enfants nous ont apporté d'immenses tables ; Et bientôt la salle en fut pleine, et quand ensemble ils portaient les tables, elles brillaient sous l'éclat des hauts lustres, de leurs bassins, de leurs vases, de leurs saucières, partout, partout ce que l'art invente de mieux pour rehausser le goût et enchanter les cœurs.

Et d'autres disposèrent du pain dans des corbeilles et des flacons de liqueurs.

C'est alors qu'arrivèrent, mon vieux, non pas une marmite mais des marmites monstrueuses, où s'entassaient immensément et magnifiquement je ne sais combien de matelotes d'anguilles, de gigantesques bouillabaisse avec des congres à faire monter l'eau à la bouche du bon Zeus.

Et il y avait encore, au moins aussi excellent et parfaitement rond, un plat de raie savoureuse, entourée de petites marmites avec des bouchées au requin bien

remplies (ça, c'est un plat qui vous sonne).

Ensuite, il y avait tout un éboulis de poulpes et de calamars, de poulpes aux mille pieds et aux cent millions de cheveux, puis on vit apparaître, grand comme la nappe, servi chaud et entier, un monstre du Lac aux mille dents d'acier, une vapeur de feu l'entourant.

Et voilà qu'on nous amène par-dessus le marché, des seiches pomponnées, des crevettes multicolores et des écrevisses rougissantes, et après ça des compotiers pleins de verdure et des crudités qui moussent où elles se glissent, et du pain bis, et des pains bien bourratifs parfumés au vin, brume douce et acide...

Ah ça ! C'est ce que par chez nous, je sais bien, on appellerait des plats de résistance !

Mais non pas ici, crédieu ! Voilà qu'on nous présente une espèce de prodige, un thon grillé là-bas dans la cuisine, tranché vif et précipité au feu.

Et, crois-moi, s'il avait fallu grimper ensemble sans jouer au sommet de l'espèce de monument stomacal, toi et moi, je crois que nous aurions eu une érection assez pyramidale !

Mais la mienne a passé... S'ensuit encore une tournée, où, sans que personne trouve à redire, je pouvais encore piocher. Tout ça, c'était pour nous. Seulement, devant foies et gésiers brûlants nous avons calé.

Et puis ce fut le boudin de cochon nourri à la cuillère, avec la longe, avec les râbles, avec tout ça, bien grésillant et bien chaud.

Et voilà enfin les plats de résistance : notre serveur avait dressé dans le plat un chevreau, nourri au lait, cuit à l'étouffée, quelque chose d'in vraisemblable, et des abatis cuits à point, des côtelettes avec tout leur gras bien blanc, le museau, la tête, les pieds, et des croquettes épicées, d'autres viandes encore, mouton, agneau, en sauce, grillées, et par-dessus le marché, ô ! tentation, des andouillettes miraculeuses, moitié chevreau, moitié agneau, même un dieu convoiterait ça. Ah ! j'espère mon vieux que tu en feras, un pareil festin !

Et il y eut là-dessus des morceaux de lièvre et même de poussin, et des perdrix, des pigeons rôtis, et de tous côtés les viandes chaudes dégoulaient sur les tables, puis ce furent des pâtes feuilletées au miel blond avec leur lait caillé que j'ai bien reconnu, et que tout le monde prenait pour des fromages.

Et lorsque les invités ont fini de manger et de boire et que les serveurs ont débarrassé la table, les enfants nous ont versé l'eau sur les doigts, en faisant couler des lotions d'iris sur l'eau, l'eau tiède et caressante, autant d'eau que nous en avons besoin, puis ils nous ont donné de blanches serviettes, de belles serviettes de lin blanc embaumé de guirlandes de violettes.

Mais voilà qu'on nous ramène les tables éblouissantes qu'on avait emportées, qu'on les ramène comme des coffres regorgeant de richesses.

C'est ce que le commun des mortels appelle le deuxième service et que nos dieux vénérés nomment "corne d'abondance".

Au milieu, on voyait trôner ce qui pour nous vivants reste un délicieux sujet, quelque chose de moelleux, de blanc, de doux, qui d'un pudique tissu, léger comme une toile d'araignée, se voile la face afin de

se protéger des troupeaux d'abeilles, un délicieux sujet né du pis des brebis d'Aristée, de qui la sécheresse fait abandonner les sources quand la saison leur fait rebrousser chemin. C'est le gâteau de "pistil". Ensuite, une artisane aux mains diligentes et au palais délicat m'a servi ses friandises qu'on appelle "chatteries du bon Dieu".

Puis on distribua une crème parfumée de safran avec un caramel de pois chiches pilés et blondis au feu, ce qui est quelque chose d'épatant, un plat d'une douceur infinie...

Et par-dessus tout est venu s'empiler, pareil aux rayons de la ruche, un chapelet de beignets passés à l'huile d'or, qu'on appelle "couilles de cochon".

Et des biscuits bien ronds et délicieux à profusion ! Et des gâteaux au miel, sans compter, lié à la farine de sésame ! Et des gâteaux de lait, mêlés de miel aussi ! Et des galettes de fine fleur ! Et encore des blinis de lait caillé au sésame, vaporisés dans l'huile bouillante et saupoudrés aussi de sésame ! Et encore des pois parfumés au safran cueillis à la primeur ! Et des œufs emplis d'amandes à l'écorce douce et de noisettes qu'aiment les enfants ! Bref tout ce qu'il faut pour une table de riches et de puissants.

Enfin on a répandu la boisson et les bavardages amicaux ont commencé autour des verres, Et l'on fit de charmants bons mots, tout neufs, que chacun admirait.

Ah ! prenons la coupe des banquets,
Le rince-doigts plein de rosée :
Le Dieu du vin nous donne sa douceur,
Versons la joie dans nos cœurs.
Buvons le nectar dans sa coupe,
Dans la coupe dans l'or creusée
Et lentement, lentement, vidons-la !

CRATES DE THEBES

Le Philosophe Cratès de Thèbes était cynique. Il avait la manie d'entrer dans des maisons sans y être invité pour dire aux gens ce qu'il pensait d'eux. Aussi l'appelaient-on l'ouvreur de portes. Il vivait au ~ IV^e siècle. Il ne nous reste que des fragments d'Elégies, des débris d'Iambes et des Parodies.

Plus qu'un philosophe, le cynique est un artiste...

LIVRE DE COMPTE

Donne vingt sous au médecin,
Une pièce d'or au cuisinier,
vingt-cinq à qui te flatte bien,
aux conseillers de la fumée,
cinq pièces pour les jolies filles,
dix sous pour la philosophie.

REMÈDES A L'AMOUR

La faim est un bon remède à l'amour
Si ce n'est pas assez le temps reste un sûr allié.
Si l'amour résiste aux deux et si tu trouves une corde,
Accroche-la et pends-toi !

BESACE, CAPITALE DU CYNISME

Voici Besace, au sein des flots noirs de l'orgueil,
Féconde capitale où nul ne garde rien.
Le parasite idiot ne s'y laisse pas voir, ni le bon
Connaisseur en fesses de putains.
Le thym, la figue, l'ail
Couvrent le sol de l'île, et le pain y est sec.
La guerre est inutile.
On n'en dispute pas les fruits entre habitants.
Là, l'on ne se bat pas pour la gloire ou l'argent.

MENANDRE

Longtemps on ne connut de Ménandre que quelques citations éparées, des pensées de quelques pieds, et les imitations latines qu'en fit Térence, quand on découvrit en 1844, dans un monastère du mont Sinaï, des fragments de ses pièces de théâtre et dans un codex en 1905 d'importants fragments de ses comédies. Ménandre écrivait dans une langue raffinée (l'Attique était alors la langue du monde grec). Selon Ovide, "aucune pièce de Ménandre n'est dépourvue de son affaire de cœur". Dramaturge du ~ IV^e siècle, en ~316 il remporta un prix littéraire avec le Dyscolos, et fut couronné aux fêtes dionysiaques l'année suivante. Ménandre, selon un vœu illustre, mourut jeune, noyé dans le port d'Athènes.

NOS DIEUX

Épicharme disait de nos dieux qu'ils étaient sol, vent, feu, eau, soleil, étoile. Mais pour nous, et selon moi, les dieux de nos foyers sont d'or et d'argent, si vous voulez bien m'en croire. Quiconque ayant mis ces dieux en sa demeure, leur demande ce qu'il veut, aussitôt tout vient, terres, maisons, service, belle vaisselle, amis, magistrats, et quand il faut, témoins. Il suffit de savoir payer, et nous voyons ces dieux compter par-dessus tout chez nous.

A LA MORT

Veux-tu savoir vraiment ce que tu es, regarde dans le tombeau qui borde le sentier. Ici dorment les os et la poudre d'un roi, d'un tyran ou d'un sage, ceux dont l'or

ou le sang firent leurs âmes fières, et la gloire peut-être,
et la beauté.

Le temps ne laisse rien de nos vastes biens et unit au
tombeau tous les êtres humains, et si tu veux encore
savoir, c'est là qu'il faut porter encore ton regard.

HUMAIN, TROP HUMAIN

Homme, ne vise pas au-dessus de l'humain. Ne fuis pas
ce qui est pour chercher l'invisible.

Vivant propriétaire de dix mille arpents, tu n'auras plus,
à ta mort, que quatre pieds sous terre.

Dans un chœur, tous ne chantent pas ; deux ou trois
sont muets, au dernier rang blottis, et pour faire nombre
ils restent là. Ainsi va la vie. Faire de la présence est
pour le pauvre gars. Les vrais vivants sont ceux qui ont
l'argent.

Ceux qu'aiment les dieux disparaissent en pleine
jeunesse.

CALLIMAQUE

Callimaque laissa à ses contemporains une œuvre
immense, tant en prose qu'en vers, dont la tradition
manuscrite, l'Anthologie Palatine, nous a gardé intacts
seulement six hymnes et une soixantaine d'épigrammes.
Selon une biographie laissée par les Anciens, cet érudit
bibliothécaire du Musée d'Alexandrie fut l'ami des
Ptolémée, connut la gloire à leur cour et fut connu
comme un chef d'école dans le grand renouveau littéraire
de cette époque. Il vécut au ~ III^e siècle.

Ses d'une vie et d'une œuvre, poèmes inspirés de la vie
quotidienne et des légendes de Cyrène, sa patrie...

LE MATIN

Ce n'est plus l'heure de la quête amoureuse.

On voit briller les feux des lampes du matin.
Voilà bientôt le porteur d'eau qui lance son refrain,
Et celui dont la chambre est tournée sur la rue
S'éveille aux grincements de l'essieu des charrettes.

Et voici le gars de la forge, à coups retentissants,
Qui casse et supplicie les oreilles des gens.

FIEVRE FUNESTE

Déjà la jeune fille a partagé sa couche avec un enfant
mâle pré nubile, selon le rite qui veut qu'une fiancée
dorme du sommeil pré-nuptial avec un garçon qui ait
encore son père et sa mère.

Et l'on dit que la déesse des Unions... Oh chien ! Arrête
! Oh chien ! Oh cœur impudent ! Tu vas dire ce qu'il
est sacrilège de révéler, et encore heureux que tu n'aies
pas vu les mystères de la déesse redoutée car tu en
aurais bientôt révélé le secret ! Trop savoir est funeste
pour qui ne sait pas tenir sa langue. Et c'est l'enfant qui
possède le couteau, il faut le dire...

Le lendemain matin les bœufs devaient voir - et
leurs cœurs d'avance en avaient mal - le coutelas aigu
se refléter dans l'eau lustrale, mais le soir, la jeune
fille fut saisie d'une pâleur de mauvais présage, et
s'empara d'elle cette fièvre que nous faisons passer
par exorcisme dans les chèvres sauvages, cette fièvre
que nous appelons faussement mal sacré, et c'est cette
fièvre funeste qui consuma la jeune fille, et la conduisit
jusqu'aux marches du Trépas.

A suivre

Pierre Lamarque

poètesdumonde

TROIS MARCHES
vers le bleu du ciel

...

L'amour a cela de beau qu'il sait quels gestes trouver
quels mots, quelles caresses

...

je sens toute ta chaleur qui sait me diriger
vers les cieux, ces cieux bleus qui sont notre passion

...

D'abord je vous l'avoue
que cela reste entre nous
pour me rendre au 7ème ciel
ce n'est pas une échelle
qu'il me faut
mais un escabeau

...

je déboutonne consciencieusement
ses boutons de devant
je prends mon temps pour y arriver
car je ne sais pas raccommo

...

tant pis pour les derniers boutons
je tire dessus, j'ai perdu la raison
il me fait du bouche à bouche
et nos mains, nos corps se touchent

...

ouh la la
quel homme que voilà !
je suis chaque fois épatée
je n'ai plus de respiration
que des extrêmes sensations

...

sur les trois marches de mon escabeau

...

Cem

u n p o è t e n o u s p a r l e d e l a p o é s i e

La rébellion roumaine

par Valéry Oisteanu

Tout a commencé parmi des artistes et écrivains unis en un front cosmopolite anti-guerre, anti-inhumanité et anti-conformismes. «A bas l'art ! Car il s'est prostitué lui-même,» ainsi se déchaînèrent les proto-dadaïstes de Bucarest. La définition donnée par le Larousse de l'avant-garde est «être en avance sur les temps, par pure audace.» C'est vrai mais il faut avoir du talent, aussi.

La littérature roumaine d'avant-garde au commencement du XX^e siècle s'était familiarisée avec les oeuvres de Rimbaud, Jarry et Apollinaire. Les traductions de leurs oeuvres créèrent une réaction en chaîne, une «combustion spontanée» qui généra une tempête. Le manifeste de Marinetti fut publié le 20 février 1909. En 1912 parurent les premières revues d'avant-garde, «Simbolul» - éditée par Tzara, Iancu et Vinea publièrent l'écrivain Urmuz - qui fut l'un des précurseurs du Surréalisme. En 1915 le microbe Dada gagna Zurich où Iancu présenta Tzara à Arp, Ball et Richter.

Au cabaret Voltaire l'insurrection dada commença par un bang en 1916 avec l'introduction d'un nouveau genre de performance appelée Simultanéisme, dans lequel danses et parodies utilisaient des acteurs masqués tous récitant en même temps. Et le 30 mars de la même année Huelsenbeck, Tzara et Iancu présentèrent le premier poème du Simultanéisme «L'Amiral cherche une maison à louer». Le Dada circus prit de la vitesse avec le Manifeste Dada. «La vapeur émet son sifflet strident, quelque chose s'écrase, tous les sons simultanément exacerbent les sens», se rappelle Huelsenbeck. En 1919 la Diaspora Dada se déplace à Paris où la bande se retrouve réunie grâce à Brancusi et à son cercle d'amis. L'année 1920 voit un nouvel afflux de talents vers Paris avec Sernet, Voronca et Fondane. En 1924 Brauner et Voronca inventent la picto-poésie, poème visuel demandant une révolution artistique de l'esprit. Un an plus tard, Fondane lance les Ciné-poèmes, faits de séquences symbolistes non narratives. Brancusi gagna son procès contre l'agence des douanes U.S. en 1928, en établissant de nouvelles règles pour la reconnaissance de l'art moderne. La liste s'allongea, avec de nouvelles inventions littéraires, plastiques, cinématographiques, théâtrales et philosophiques, initiées par l'avant-garde roumaine des poètes et écrivains. A la fin de 1929, Tristan Tzara et son groupe d'exilés rejoignirent les Surréalistes français.

Dans les années 30, une nouvelle génération d'écrivains de Bucarest arriva à Paris. Ils publièrent des manifestes appelés la «Dialectique des Dialectiques» et «La Critique de la Détresse» écrits par des poètes bilingues tels Luca, Naum, Trost et Paun. Ils collaborèrent avec les poètes et écrivains français, Breton, Eluard, Jacob, Desnos, à la création du Minotaure 13, revue littéraire du mouvement Surréaliste dont la publication n'eut jamais lieu.

En Roumanie les politiques nationalistes s'opposèrent aux écrivains surréalistes pour la plupart juifs, de gauche, aussi appelés «artistes dégénérés». Hors de leur pays, ces écrivains catalysèrent et donnèrent leur essor à des artistes locaux en un tourbillon de mouvements d'avant-garde. Ionesco inventa le théâtre de l'absurde. Isidore Isou lança le Lettrisme. Cioran et Lupaschco contribuèrent au mouvement français de l'Existentialisme.

La Roumanie devint la nurserie de jeunes avant-gardistes qui firent le tour du monde ; Baciú (à Hawaï), Cugler (au Pérou), Arthur Segal (à Londres), Celan (à Berlin, à Paris), Trost (à Chicago), Iancu et Paun (en Israël), Boz (en Australie).

«La logique se pend avec une écharpe de soie» disait Vineá, et «notre modernisme n'est pas une adaptation d'un quelconque mouvement étranger, mais une authentique manifestation de l'esprit européen». «La poésie n'a à faire qu'aux volcans et aux raz-de-marée» notait Fondane. Le quart de siècle entre 1922 et 1947 vit l'essor de techniques aussi inventives que : le reportage socio-politique en langage poétique ; la poésie médiumnique et l'enregistrement des rêves ; l'hystérie apprise par cœur et l'amour fou ; la «cubomanie» (sorte de collage verbal et visuel) ; l'objet présenté objectivement (la magie noire qu'exerce un objet sur son propriétaire) ; le «surautomatisme» (écriture automatique du subconscient) et la «déréalisation» (voluptueuse transcription de rêves). «Cette phonétique cabale est un langage d'oiseaux et d'attardés mentaux, à la limite de l'imbécillité», disait Luca.

La deuxième guerre mondiale et l'Holocauste assénèrent un rude coup à la Diaspora des avant-gardes ; Fondane mourut à Auschwitz, Voronca se suicida à la suite du traumatisme de l'Holocauste, Celan et Luca se suicidèrent un peu plus tard. Les survivants continuèrent en dépit d'un nouvel ennemi - le communisme d'après-guerre, qui essaya de détruire tous les efforts de l'avant-garde après 1947.

Grâce à Tristan Tzara la poésie d'avant-garde demeura l'activité majeure du siècle. «Cherchez la médecine, la sagesse et le rire en poésie», écrivait-il. «Le monde est devenu fou, mais le poète transforme la folie en plaisir, geste très sain en vérité».

L'héritage et la contribution des avant-gardes roumaines, de Dada au Surréalisme et au néo-réalisme sont évidents aujourd'hui, expliquant l'intérêt renouvelé des écrivains pour ces pionniers. Dans les dix dernières années seulement, 25 nouveaux livres de Fondane ont été publiés en France. Des centaines d'anthologies et travaux littéraires ont été traduits en anglais. Dans leurs écrits, ces vieux maîtres prophétisaient un univers érotisé. Leurs prédictions se sont réalisées : Dada et le Surréalisme sont en vie !

Valéry Oisteanu

Valéry Oisteanu

Né en Russie (1943), Valéry Oisteanu fit son éducation en Roumanie. Il adopta Dada et le Surréalisme comme philosophie de l'art et de la vie. Emigré à New York City en 1972, il écrit en anglais depuis 28 ans. Il est l'auteur de 10 livres de poésie, un livre de nouvelles, et d'un livre d'essais en cours.

Ses collages figurent dans le "Manuel de collage" de John Digby publié par Thames & Hudson. Il a exposé à New York et à l'étranger. Son œuvre est présente dans plusieurs collections permanentes internationales. Il a souvent illustré ses écrits de ses collages Surréalistes.

Valéry Oisteanu est un artiste bien connu des spectateurs New-Yorkais, avec ses performances à chaque saison sauf en été, quand il part en tournée à l'étranger.

Il est toujours bien accueilli dans les théâtres et les clubs spécialisés en poésie et musique où il présente ses originales Zen Dada Performances dans un incontournable style "Jazzoésie".

Comme photographe, il s'est spécialisé dans des portraits d'écrivains et d'artistes fameux, tels Borges, Bowles, Ionesco, Paz, Warhol, Rauschenberg etc. Il a aussi écrit et filmé un documentaire en cinq épisodes pour des télévisions d'Europe intitulé "Rythmes and Rituels à Bali."

u n p o è t e
n o u s p a r l e
d e l a p o é s i e

Lecture des nuages légers.

- Ouf ! Quelle science ! Ces critiques littéraires, décidément, ils ont tout lu. Ils te parlent de Proust comme s'ils avaient trempé les madeleines avec lui et d'Artaud comme s'ils étaient directeurs de l'asile de Rodez, de Dante comme s'ils étaient Béatrice et de Baudelaire comme s'ils étaient le diable en personne ! Je me sens bien faible lecteur après avoir lu leurs articles et essais. Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de lecture comme acte créateur ! Et toutes ces divagations sur la lecture, l'interprétation, l'oeuvre ouverte, la structure absente, etc. Quelle chaleur !

- Holà ! Oiseau léger, pas d'affolement ! Tu te débrouilles très bien avec tes livres et tes choix de lectures, j'en suis convaincu. Tu dois d'abord comprendre que chacun à sa manière de lire, et que personne ne peut *tout* lire. La lecture de l'amateur de littérature, de poésie, n'est pas celle, détaillée et passée au crible des théories de la littérature, des universitaires ou écrivains érudits. Mais ne pas connaître la différence entre métaphore et métonymie n'empêche pas de lire et apprécier Proust. N'avoir aucune connaissance en psychiatrie n'est pas rédhibitoire à l'appréciation des textes d'Artaud. Et rien ne t'empêche de lire *Le séminaire* de Jacques Lacan comme de la poésie... A chacun d'apprécier à quel *niveau* de lecture il veut en rester avec tel ou tel auteur. Cela est valable aussi pour la musique : la connaissance des formes de composition n'est pas indispensable à l'écoute des oeuvres, jusqu'à un certain point...

- Oui, mais il y a des auteurs plus difficiles que d'autres, qui méritent plus d'explications !

- Voilà une notion assez floue. Peut-être faut-il demander : plus difficile pour qui ? Là, chaque expérience de lecteur fait varier l'impression de difficulté. Ainsi, on peut très bien observer une vie de lecteur qui attend de nombreuses années, après avoir longtemps – et de bonne heure – tourné autour, pour commencer la lecture de *La recherche du temps perdu*, et qui pourtant à déjà lu et relu Dante et Joyce. C'est une question de rencontres, entre des oeuvres et une expérience et des goûts d'un lecteur. Cette *recherche du livre à lire* peut être active et réfléchie, documentée de la part du lecteur en question, et on a là très probablement un début de réponse à ce qui définit la lecture comme acte de création, création d'une bibliothèque intérieure unique. Elle a aussi quelque chose à voir avec le *coup de dés* : hasard des découvertes et des interactions entre les livres, bonheurs de l'intertextualité, comme on dit... De plus, le lecteur persévérant va découvrir petit à petit quels sont *les livres de sa vie* : quelques oeuvres qui l'accompagneront tout au long de son parcours de lecteur,

qu'il relira pendant toute sa vie. Les grandes oeuvres littéraires ont ceci de particulier qu'elles n'épuisent aucune lecture, aucune manière de les aborder : je peux t'assurer que la lecture de *Finnegans Wake* deux fois, à dix ans d'intervalle, ça n'est pas deux fois la même chose !

- Oui mais on ne peut pas tout lire ! C'est frustrant, quels livres choisir ?

- Le lecteur expérimenté sait qu'il ne pourra pas tout lire. Le lecteur obstiné sait ainsi qu'il va mourir. Cette possibilité de tout lire, virtuelle devant l'accumulation des volumes sur les rayons de la bibliothèque, qui lui est refusée par sa simple condition de mortel, c'est sa manière à lui d'approcher l'éternité, par contumace si j'ose dire...

- Oh là, là ! Où tu vas là !

- Pardon, je me laisse emporter... Revenons-en au fait que chaque expérience de lecteur est unique, se complexifie au cours des années. Par là même, elle est difficilement partageable et communicable. La lecture, et c'est là sans doute ce qui la distingue de l'audition de musique ou de la contemplation de la peinture, est toujours et avant tout un acte solitaire (c'est une évidence, un lieu commun), au moment de la découverte du livre, mais aussi dans le temps, entre les lignes. Néanmoins, la possibilité nous est offerte d'aller plus loin, de comparer notre lecture à celles des autres : c'est là l'intérêt des essais critiques sur la littérature, qui ne servent pas à faire vendre les livres comme c'est la fonction des critiques littéraires bimensuels ou trimestriels, mais à mieux relire, à relire différemment.

- Bref ! C'est pas à la mode, ton truc...

- C'est vrai, ne serait ce que parce que cela prend du temps. Et prendre du temps, aujourd'hui, cela paraît toujours suspect. D'autant plus qu'il s'agit de temps pour être seul. Ce temps perdu pour l'économie marchande, il faut se battre pour le prendre. Prendre le temps de lire, une vraie bataille, contre la vitesse de la vie moderne bien sûr, mais aussi et souvent contre les préjugés. Le lecteur lit contre. C'est un résistant.

- Eh ! Arrête de nous la jouer super-héros et remets un peu les pieds sur terre ! Les livres, ça n'est pas la vie !

- Vraiment ? Et qu'est-ce qui empêche que les livres puissent remplir une vie, qu'une vie puisse être orientée vers la lecture ? Il est des lecteurs, figure-toi, qui finissent par organiser tout ou partie de leur vie autour de la lecture, ils ont décidé que les livres empliraient leur vie. Ils ont décidé de se construire une vie de lecteur, au prix de quelques sacrifices sans doute, mais pour une passion. Et ça ne les empêche pas d'aller voter et de partir en vacances. D'ailleurs, si on y allait ? On part en vacances, oiseau léger ?

- Ah ! Chouette ! Mais... quels livres dois-je emporter ?

Sonneur.

Quelques lignes sur Jorge Luis Borges

A l'âge de 23 ans, Borges disait : «La grande estime de soi détruit l'art», dans son texte *Le néant de la personnalité* (*Nothingness of personality*), en 1922. Jusqu'à ce jour, deux tiers de ce livre ne sont pas encore traduits en anglais - j'ignore ce qu'il en est de la traduction en français. Cet érudit gentilhomme d'Argentine disait pour lui-même : « Le Moi n'existe pas » («The Self does not exist»)

Dans le néant de nos groupes de fainéants, nous devons réfléchir à l'Art... Mais, avec Borges, le problème était déjà résolu : les textes sélectionnés par Borges dans les *Collections* ont montré une brillante intelligence de l'auteur en ce qui concerne la création - de même dans *Les vraies hypothèses*... En plus, ces travaux nous aident à mieux comprendre... l'imagination !

Cinquante six ans après ces expressions incendiaires, Borges était un homme vieux, aveugle, mais toujours aimé, comme quand il était jeune, dans le monde philosophique, avec ses brillantes prophéties : « Je ne veux pas continuer la vie de Jorge Luis Borges ! Je veux être un autre ! Je veux avoir une fin parfaite pour mon corps et mon âme ! »

Nous recevons ces pensées : quand il était jeune, le Moi n'existe pas; quand il était vieux , le Moi est un fardeau, un fardeau...

Tout ce que Borges écrivait, fiction ou non-fiction, était toujours en tension entre ces deux extrêmes... Le Moi est une fiction. Il est vraiment facile de le détruire à l'infini ou de le démentir. LE MOI... EST UNE DEMANDE EXCESSIVE !

Borges est bien connu dans le monde...

Bien sûr, dans le monde de l'absurdité...

Hanh Truong

à propos d'un beau film

Happy together (Together alone)

A Wong Kar-wai

Le tango qu'ils dansaient ne les unissait pas, et les bières sur la table, ils en avaient trop bu pour rire, ils titubaient leurs pas, lorsqu'il fallait encore une fois aller pisser. Il avait proposé : repartons à zéro, ils étaient partis en effet, ils étaient partis en été ils étaient arrivés l'hiver, tout l'argent y était passé, il avait fallu travailler, apprendre la langue, louer une chambre, sourire aux touristes japonais qui ne comprenaient rien. Arrivés à zéro, dans l'exact envers du monde, ils ont cessé de s'aimer, ont fait lit à part, ont attendu que les mains cicatrisent et que l'hiver s'éloigne, dans des odeurs de nouilles chinoises. Le tango qu'ils dansaient ne les unissait pas. Etanches au monde, ils le devinrent l'un à l'autre, et celui-là qui se rendit seul aux chutes, n'en fut pas émerveillé. Reste la lampe dont la lumière tourne et repart à zéro dans les mains en larmes de celui qui n'a pas vu les cataractes.

Hervé Chesnais

J.M Niger

“ Clandestins sous des manteaux de
lumière...” Nietzsche

Sous un manteau de lumière

dehors,	Acidulé
nous dissimulons nos yeux	les cerises
sous des gestes	sont croquantes et juteuses
nos gestes	tes mains heureuses les cueillirent
sous des paroles	en avance sur la maturité
nos paroles	au moment précis où l'amer et le sucré
sous des pensées	composent un équilibre sans égal
nos pensées	âpre et doux
sous des distances	comme notre amour
mais qu'un seul de nos sens s'atteigne	
et l'évidence de Nous	
surgit à découvert	
sous un manteau de lumière	

Laurence de Sainte Mareville

Impromptu

Regarde mes mains dedans qui pulsent,
elles ont bercé
elles ont tremblé,
se sont tendues à se déchirer..

Elles ont fait le tour; des
non-compréhensions
des fausses écoutes, des notes qui crissent,
elles qui voulaient, simples,
faire des cercles grandissant,
en canoë,
aux frémissements des feuilles,

regarde mes mains,
ce qu'elles voulaient d'intérieur,
ce qu'elles chantaient pour toi, pour
lui, pour elle
naïves et fragiles,
en sourdine ou en cris.

Les années ont filé,
pas comme on tisse la laine,
non pas...
Déjà, les menottes s'envolent un peu
le café est froid
l'herbe frissonne.

Là,

l'arbre-fourche
à ma fenêtre,
trident, des mers immobiles,

la pâquerette,
scalpée à chaque soleil

puis au bord de la rivière,
les disparus, les êtres chers,
le très, trop jeune... Ensuite les plus tendres,
l'envers des nervures.

Mes mains,
celles qui ne savent ni écrire,
ni esquisser,
ni rêver...

Mes mains qui blessent
comme elles l'ont été,
mes mains qui ne savent pas,
non finies,
mes mains perdues.

Elles étaient faites pour aimer mes mains...

Détournées,
je les croyais pâles,
bonnes juste à effacer le temps...

Si un jour,
pour m'en débarrasser je ne fais rien,
elles me supprimeront...
Parenthèse.

Parce que,
je suis née avec les mains en avant,
ou,
d'abord avec les mains.

Au ralenti

Loo de lune, la mohicane, se glisse au
ralenti entre deux vents : passage secret.
Du long de ses doigts, elle perçoit la
lumière blanche. Celle, plus vive encore,
lorsque mouillée elle tape sur les feuilles.

Des lames ont ouvert sa poitrine ; elle
fourre des morceaux d'étoupe dans la
blessure, bloque l'épanchement de son âme.

Les oiseaux lui paraissent retournés, les
ailes pendantes. Non Loo de lune... Ce
n'est pas ça...

Sur la plaine, les oiseaux ont le ventre au
pendant de la brume. Loo, les pieds happés
au ciel, mer houleuse sans fond, s'agrippe
mains nues à la terre, sa commensale...

Hervé Chesnais

Un cendrier en 59

Il est rentré changé. Longtemps, il a hurlé la nuit, rêvé des corps abattus, des camarades émasculés, c'est bien le moins lorsqu'on a tué, qu'on n'en est pas mort. Il avait changé, son regard s'absentant elle voulait croire à son remords mais non rien là non plus, à peine le regret d'avoir perdu. Perdu la paix, gagné la guerre, il rajoutait. Les soirs de murge, il croyait mâcher ses propres couilles.

Il est rentré changé, plus maigre, plus tranchant, le scorbut aux gencives. Il tient sa femme à distance, qui ne mesure pas ses crimes, qui ne mesurera jamais ; elle sourit dans l'aveuglement d'un soleil vertical. Lui si maigre que sans ombre. Elle ne se méfie pas de lui, convient qu'il a changé. Elle avait accepté les mornions comme le reste, ils s'étaient rasé le sexe, enduits de pommade au mercure, ils avaient brûlé les poils dans un cendrier. Aventure coloniale. Elle avait ri, elle fumait les Gauloises de ses rations, elle regardait ces poils brûler comme une preuve d'amour, un marivaudage organique. D'où venaient les lentes ? De quel pubis, de quel bordel ? En spécialiste, elle travaille à son ignorance. Elle se lève le matin, surprise par son ventre lisse, elle part à l'hôpital Mustapha. Elle est infirmière, et sans doute, il lui est arrivé de panser ceux-là même qu'il avait torturés. Elle laisse dans les rues d'Alger des volutes de Gauloises bleues.

L'armée des ombres

Bien après la guerre, quand bien même on disait qu'il s'était remis, je sais pour l'avoir vu qu'il écoutait Londres, en catimini, que sa dent creuse résonnait d'Anglais : il restait des heures la bouche ouverte, dans l'espoir du D. Day.

Il lisait tous les livres, et rogues ses lettres protestaient d'une vérité vaine, taçant les auteurs, ces faiseurs de contes : «Vous n'avez pu, Colonel R. , vous trouver en janvier parachuté dans le Beaujolais; jamais il n'y eut de peupliers pour border la Nationale que vous prétendez avoir traversée...»

Je l'aime bien, mais il se tait depuis qu'un jour d'élections il a voulu prévenir les gendarmes que les assassins de Jean Moulin, les traîtres de la France Libre avaient repris les armes, qu'un général (à la retraite) allait assassiner celui qui n'était pas encore Président de la République. on ne l'a pas cru, cela ne s'est pas fait, il passé quelques semaines en clinique.

Il a compris de quel complot il était victime. Impuissant quant à ce qui se trame, il me prévient dès que sa femme quitte la pièce : attention, ils sont là, partout, ils nous guettent. Ils ont gagné dans l'ombre. Il faut faire semblant, comme si de rien n'était. Je sais qu'il a raison, et je lui reverse un whisky.

John est mort

A John B. West,
(1949/2001)

Mick m'écrit que John est mort, je le crois, je m'y attendais. John sidéen depuis vingt ans, a trompé la mort trente fois au moins mais le voilà mort, qui n'est pas mort du SIDA... Crises cardiaques répétées, son cœur à bout, angioplastie, ses artères ravagées par les trithérapies. Vingt ans de molécules incertaines, raisons de sa survie, ont causé sa mort.

Mick m'écrit que tout fut digne. J'espère que la mort fut douce. Je ne sais ce que ça signifie, je comprends même que ça ne veut rien dire, espérer quand tout est accompli. La douceur de la mort, fantôme de vivant. John est mort. Je réponds à Mick trois lignes dans un mauvais anglais, je peine à dire, je suis triste comme un vendredi saint, je suis con comme un vendredi treize John est mort, mardi dix. Je l'apprends ce matin. Le ciel est hébété.

Yv

La poupée malade

Ma petite fille est malade
Ses beaux yeux se sont éteints
La tête posée sur un coussin
Elle regarde sans le voir
Un vieux film de Tintin.
Son front fiévreux marbré de rose,
Sa main posée dans ma main,
Elle voudrait me dire quelque chose
Mais quoi ? elle ne sait plus très bien.
De tout ce que je lui propose
Plus rien, plus rien, ne lui convient.
Mais voici qu'elle se repose
Je n'ose plus bouger ma main.

Stéphane Méliade

«La rose est sans pourquoi.»
-Angelus Silesius

... Elle a renversé un coeur sur sa robe ...

Elle a renversé un coeur sur sa robe
une ombre roulée en parchemin de cil
un souffle en creux d'herbe
juste pour voir
si l'humus sait danser

Papillons dans la terre
les hommes
ces corps qui arrivent de demain
ont du mal
à suivre les plis de leurs bouches
je veux dire la mienne
qui les précède toutes
de quelques instants

Ces poitrines sans brouillard
avancent de quelques feuilles
et ravissent deux ou trois gouttes
à des empires suspendus
sous de grandes colonnes d'eau

Quelques petites courses à faire
vider les troncs de leur mort
je veux dire la mienne
tourner tourner
dans le sens des aiguilles du ventre
et inversement
puis laver à grand feu les rails des oiseaux
pour faire rouler un train de beauté
entre les deux épaules du monde

Moi
infime géant
j'ouvre la lumière
par le petit bout

Elle
elle pousse sur le balcon
au bout de la pièce
face à la peur en peau de lit
elle hoche la tête
je veux dire la mienne
essuyée d'étincelles
depuis qu'elle a renversé
un coeur sur sa robe



Pierre Lamarque

Du bout des doigts de la main gauche
l'éveillé caresse la lune
sa main droite en revanche
est vide

*

Do ré mi fa sol la si
da

*

acoute
bgarde
calpe
dens
eoûte

Sonneur

Concert 5

(Dédié aux improvisateurs de l'allure portante. Ecole Britten. Périgueux. 14,15,16 avril 2001. Merci).

Ça finira
dans la danse des deux cercles
un immense silence
en bordure de falaise

mais
quel autre lieu pour prendre un
envol

Ça finira
dans la danse des deux cercles
un immense silence
en allure portante

mais
quel autre vent pour allonger les
timbres

Ça finira
dans la danse des deux cercles
un immense silence
en cadences étonnées

*(ils soufflent et roulent
elles frappent ou entonnent
ils frottent et halent
elles modulent et vibrent)*

mais
quelle autre assemblée pour annoncer

Que ça finira
par la danse des deux cercles
un immense sourire

Méthode

Qui posa la première question, la première invention de la forêt, arpenta le premier les chemins qui ne mènent nulle part ? Qui osa plonger le premier dans l'onde agitée, orienta le navire contre le vent ? Nul ne le sait. Nul ne l'imagine.

Personne n'essaie d'être aussi franc que le soleil sur le mur de la maison.

L'étrange obsession qui pousse les mots à s'entre-tuer, qui l'inventa ? A quel âge, en quelle saison surgirent les eaux écumeuses du langage ? Qui crut naïvement que la parole nous sauverait aussi facilement, donnerait la direction de la sortie ? Nul ne le sait. Nul ne l'imagine.

Personne n'essaie d'être aussi poète que l'oiseau qui chante dans la haie.

Qui réussit à retrouver le chemin du milieu de la vie, descendit jusqu'au plus profond du beau discours ? Pierrot Lunaire était-il de la partie ? L'ibis rouge ? Qui sut le premier que c'était de la poésie ?

Qui lira le dernier livre ?

Sonneur

D.J.K.P.C

Chanson traditionnelle
(Lieux : Enfer – Dublin – Prague – Combray
– Meudon - New-York)

L'sonneur s'en va chantant riant
par les chemins et par les prés

D'abord à égale distance de l'apparition et
de l'évanescence, par des chemins escarpés
tournants en spirale dont on ne sait pas
s'ils montent ou ils descendent, sentiers
rythmés de rencontres aussi étonnantes
qu'effrayantes, parfois suivis sans hésitation
grâce à la bonne volonté d'un maître
inénarrable et prestigieux

L'sonneur s'en va dansant riant
par les chemins et par les prés

Dans des nuées imprévues et chapitrées,
vertes épiphanies où un seul jour est un
monde parcouru à pied en paroles ou
en calèche, où les mots sont salés et
multiformes – non visiblement ponctués
lorsqu'ils sont intérieurs, mais ça n'est
qu'une apparence – où les errances urbaines
deviennent un vrai voyage mental, **jusqu'à la**
rivière et au oui

L'sonneur s'en va sautant riant
par les chemins et par les prés

Dans le baroque d'inquiétante étrangeté, sur
les pavés mouillés de l'absurde depuis la
place du feu, s'arrêtant sur le pont surplombé
par le plus repoussant des assemblages de
pierre qui domine la ville : les épouvantails
font des discours sans espoir auxquels on ne
comprend rien, on n'arrive pas à ranger les
tombes et les phrases

L'sonneur s'en va tournant riant
par les chemins et par les prés

Dans la lenteur des périodes estivales
guidées de mémoire par des parfums
d'intérieur et des buissons au bord du sentier,
dans la torpeur du demi-sommeil – attisé
par les doux discours de figures de la
patience, maternelles et nommées – dans
les frontons d'églises de campagne et les
sourires épanouis de jeunes filles établies

L'sonneur s'en va roulant riant
par les chemins et par les prés

Dans la profonde humanité d'un oral
ponctué, errant parmi les trous dans la terre
et dans la tête – lourd fracas des bombes –
dans l'étroitesse des murs qui s'effondrent
et du langage qui vacille, seul dans la
verticalité de son incomplétude

L'sonneur s'en va hurlant riant
par les chemins et par les prés

Catherine Raucy

La piscine

La piscine couverte, éclairée dans la nuit tombante, à l'orée de la ville.
Comme un immense coquillage, une caverne lumineuse, ouverte entre jour et
sommeil.

Sur le trottoir quelques nageurs nocturnes, dans les oreilles encore les
bruits et le froissement de l'eau, son odeur sur la peau, sous la manche.
Ombres complices un instant arrêtées, la nuit suspendue à leurs lèvres,
entre la lumière du dedans et le retour à la sombre paix du dehors.

m o m e n t i n o u b l i a b l e

Candice

Quoi de plus étrange que de savoir, sans vraiment bien en saisir le sens, que peut-être, demain, dans quelques heures ou dans une semaine au plus, nous serons 4 ?

Savoir que tu es déjà là... car tu le fais ardemment savoir depuis plus de huit mois... et ne pas connaître ton visage ?

Connaître par cœur, tes mains, tes pieds, tes os, ton cœur, ton diamètre bipariétal et ne pas savoir quel son aura ta voix ?

Sentir depuis tant de lunes ton petit corps grandir...tes soubresauts, tes hoquets, tes approches lentes pour scruter les bruits du dehors et ne pas parvenir à réaliser vraiment que d'un instant à l'autre tu seras là... petite fille, poupée de chair et d'amour, partie de moi...de lui aussi.

Tant de choses partagées déjà ! Tant d'angoisses et de rires, tellement de complicité avec ce petit bout d'homme qui t'attend autant que moi... ton frère, déjà si fier de toi ! Bonheur inégalable que de vous voir vous chercher, vous attendre l'un autre, déjà jouer ensemble sans barrière, juste celle de ma peau.

Que d'espoirs...de rêves qui se concrétisent, de certitudes qui n'ont plus aucun sens, d'orgueilleux projets inutiles qui découvrent subitement leur peu d'importance... comparés à toi !

Candice, petit bout de femme, petit bout de moi.

Et lui... qui t'observe de loin et comprend encore moins que moi, car il ne ressent pas même si je prends sa main quand tu te débats... Lui qui ne croyait pas pouvoir donner le jour à une reine après n'avoir eu que des fils... Tu lui as fait ce cadeau et déjà, il ne pense plus qu'à toi. Je surprends souvent ses regards anxieux et admiratifs quand se jettent dans ses bras ses nièces rieuses qui lui crient « t'es mon tonton à moi ! » . Je sais qu'il voudrait leur dire que bientôt, lui aussi il sera papa, qu'il tiendra tout contre lui SA fille, qu'il est déjà plus fier et riche que n'importe quel roi...mais il ne parvient pas à saisir non plus que d'un instant à l'autre tu seras là...Petit bout de lui, petit bout de moi !

Quelques jours peut être, quelques heures, qui sait ! Et tout s'oubliera...Les pleurs, les peurs, les grincements de dents pendant ces longues nuits douloureuses où je ne dormais pas...et jusqu'aux ultimes instants de cuisantes souffrances qui lacéreront mon corps...je sais, je l'ai déjà vécu mais je ne me souviens plus...tout oublier, je n'ai gardé que cet instant magique de ses petits yeux bruns qui s'entrouvrent et se tournent vers moi pour faire connaissance... « Bonjour Bébé... je suis ta maman. » Hé voilà !

Comme lui, tu seras là... et nous ne garderons que ce moment là ; cette fraction de seconde où tu nous feras entendre le son de ta voix...Où les battements de ton cœur n'auront plus la résonance métallique des capteurs mais le doux écho mystérieux d'une vie qui ne nous appartient déjà plus... Où ton visage, tes mains, tes pieds, ton corps ne seront plus qu'une ombre froide sur un écran d'échographie mais laisseront enfin irradier leur propre chaleur...Où tu ne seras plus un petit bout de lui...de moi... Où tu seras toi...définitivement toi, petite poupée de chair et d'amour, petit sœur...juste toi...

Quelques jours encore, peut-être quelques heures et tu seras là...j'ai beau le répéter...je ne réalise toujours pas ! Et pourtant...on se connaît déjà : tu t'appelle Candice et tu es au creux de moi.

Isabelle Châtel

m o m e n t i n o u b l i a b l e

lapageblanche

juin (2001) - numéro (12)

www.lapageblanche.com

Abonnement :

Pour recevoir six numéros par courrier électronique, et soutenir l'association La Page Blanche, adresser un chèque ou un mandat de 50FF (à l'ordre de l'association La Page Blanche) à l'adresse suivante :

La Page Blanche

27 bis RN 113

33640 Beautiran France

En indiquant votre nom et prénom ainsi que votre adresse électronique.

Directeur de la publication :

Pierre Lamarque

Directeur de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Éric Bertomeu, Cemara, Valéry Oisteanu, hanh Truong,
Isabelle Châtel, J.M Niger, Laurence de Sainte
Mareville, Hervé Chesnais, Yv, Stéphane Méliade,
sonneur, Catherine Raucy

Dépôt légal : à parution

ISSN 1621-5265.

©2000-2001 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.